

Claire Perset  
Paris

Monsieur le Président de la République  
Palais de l'Élysée  
55 rue du Faubourg Saint-Honoré  
75008 PARIS

Monsieur le Président de la République,

Mon père est mort le 21 mars, après 3 mois passés à l'hôpital Broca (Paris 13<sup>ème</sup>). Nous avons reçu le coup de fil annonçant la fin de ce long calvaire vers 3h du matin et nous sommes arrivées avec ma mère à l'hôpital Broca au tout petit matin. Mon père était encore chaud et je l'ai serré de toutes mes forces dans mes bras, je l'ai embrassé, je lui ai fait tous les câlins dont on nous a privées pendant ces 3 mois.

Car, ne vous y trompez pas, ce calvaire n'a pas été dû à l'état de santé de mon père, bien que celui-ci était en fin de vie et dans un état très dégradé, mais ce calvaire a été dû à ces règles inhumaines que nous avons subies pendant 3 mois.

Nous avons droit à 1 heure de visite par semaine (2 visiteurs maximum simultanément). Nous n'avons donc pas pu nous revoir tous ensemble une dernière fois : mon père, ma mère, ma sœur et moi.

Une personne descendait mon père en fauteuil roulant dans le hall de l'hôpital où il était placé derrière une vitre en plexiglas avec un masque, lui qui avait tant de mal à respirer après 5 infarctus.

Nous avions interdiction de le toucher et même de l'approcher à moins d'1 mètre. Certains jours, il était si fatigué que le seul signe qu'il pouvait me faire était un bisou de loin avec sa bouche, signe qui voulait dire "embrasse-moi ma chérie".

Alors, bravant l'interdiction, comme en temps de guerre j'imagine, j'attendais que le champ soit libre et je passais derrière la vitre en plexiglas, et je lui faisais des baisers sur le visage et les mains. Il était tellement heureux.

Je me faisais systématiquement rappeler à l'ordre et parfois même menacer d'expulsion au motif que je ne respectais pas les règles.

Une fois, alors qu'il était dans le hall juste vêtu de sa blouse de l'AP-HP à manches courtes, il m'a dit "j'ai froid". Une fois encore, j'ai attendu que le champ soit libre et je suis passée de l'autre côté de la vitre en plexiglas, de cette frontière érigée comme une protection mais qui restera à tout jamais notre malheur, et j'ai remonté sa couverture pour ne plus qu'il ait froid.

Je me suis fait expliquer, comme à un enfant de 5 ans, que je n'avais pas le droit de l'approcher et que j'aurais dû demander à ce qu'"une personne habilitée" lui remonte sa couverture. Tout cela a continué exactement de la même manière alors même que mon père était vacciné et que ma mère l'était aussi.

Vacciné et en fin de vie, l'interdiction de contact physique subsistait. Plus rien n'avait de sens. A croire que nous étions dans un roman de Kafka.

Parfois, le planning était plein ou trop chargé. Nous n'avions alors droit à une visite que 10 jours après la précédente, et ma sœur, venue de Lyon où elle vit, ne pouvait même pas venir le voir.

Comme le téléphone fixe de la chambre de mon père était cassé et qu'il n'a jamais été remplacé malgré nos demandes répétées, nous ne pouvions parfois pas lui parler pendant 10 jours.

Les derniers jours avant sa mort, les règles se sont assouplies : nous avions droit à 1h de visite par jour, dans sa chambre, mais toujours à tour de rôle et toujours sans le toucher. De nombreux rappels à l'ordre ont de nouveau eu lieu - "Vous n'avez pas le droit de le toucher" - même quelques heures avant sa mort.

Je lui ai volé quelques baisers lorsque les infirmières avaient le dos tourné et c'est la dernière fois que je l'ai vu sourire.

A croire que le Covid a tout emporté sur son passage, y compris l'humanité. Quelle est cette société qui laisse mourir les gens sans les gestes d'affection élémentaires dont ils ont tant besoin et dont nous avons également, nous autres qui allons vivre avec cette fin inhumaine, tout autant besoin.

Je voudrais effacer ces derniers mois épouvantables d'inhumanité, et pourtant ce sont eux qui reviennent sans cesse dans ma tête, effaçant tout le reste.

Comme l'a écrit Romain Gary, "Il est moins grave de perdre que de se perdre". Ma mère, ma sœur et moi avons perdu, mais le plus grave dans tout ce que je vous raconte, c'est bien que la société se soit perdue, perdue dans les règles à respecter, au détriment des valeurs qui sont censées être les nôtres, les valeurs humanistes.

Claire Perset